

politiques, a pris sur la route différents surnoms : castorisme, ultramontanisme, etc., ce qui est suffisant pour le désigner.

Il avait pour prototype l'évêque Laffèche. Son repaire était Trois-Rivières, ce Santiago canadien où l'on trouve plus de chanoines, plus de congrégations, plus d'exploitation mesquine de la religion du Christ, mais en même temps moins d'industries, moins de liberté de penser et d'agir que partout ailleurs, sans oublier le Paraguay d'antan.

Ces deux disparitions d'hommes ont été des coups mortels à deux corporations politiques, à deux doctrines-mères.

Le castorisme avait déjà été fort maltraité par la grande faulx. *L'Étendard* avait dû se retirer de la circulation, malgré les générosités des sébiles paroissiales ; feu le sénateur Trudel était parti vers l'inconnu sans trouver un Élisée sur lequel il pût laisser choir son manteau, et, pour comble d'avanie, Tardivel verse, depuis quelques mois, dans le libéralisme politique, ce monstre si éloquemment décrit et conspué par le *Syllabus*, et colleté septante fois sept fois par l'homme à la mémoire duquel nous consacrons ces quelques lignes.

Pour être historiquement vrai dans cette énumération des malheurs de l'ultramontanisme, n'oublions pas de rappeler que le Cercle Catholique de Québec, officine officielle de l'engeance, est depuis longtemps devenu caduc, grâce aux louables efforts des prêtres "paganisants," comme les appelait Vincelette, et qui recevaient de Laval leurs inspirations et leur élan.

Le détail biographique importe peu à nos lecteurs. Qu'il suffise d'étudier l'homme comme missionnaire et comme évêque.

Notre confrère de St Jérôme, l'*Égalité*, se demandait l'autre jour si Mgr Laffèche

avait rendu plus de services, avait fait plus de bien comme évêque qu'à titre de missionnaire. Il se refusait à répondre en alléguant sa trop grande jeunesse.

Nous ne prétendons pas trancher ce nœud gordien, offert très habilement à la décision du public, mais c'est, à notre sens, l'occasion de définir les deux types de missionnaires que l'on rencontre, non seulement au Nord-Ouest, mais partout où Rome veut se préparer des pieds-à-terre pour suppléer à ceux qui lui sont enlevés dans le vieux monde.

Les deux types qui nous serviront d'objectif sont Lacombe et Laffèche.

Le premier est un doux, un humble, un démocrate de la hiérarchie. Dans le Nord-Ouest, il se fait petit comme les petits, naïf comme les enfants de la prairie. Il prend les gens comme ils sont, et non comme ils devraient être. Écoutez ses sermons, ou plutôt ses causeries — nous avons eu cette occasion plusieurs fois en 1885 — et vous constaterez de suite qu'il a compris que pour arriver au cœur des Peaux-Rouges, il faut montrer un Dieu bon garçon, généreux, pas du tout renfrogné.

Son langage est limpide comme l'eau des "creeks," ses images sont débordantes de vie et de simplicité. Il ne parle de l'enfer que tout juste ce qui est canoniquement obligatoire. Et encore est-ce un enfer à l'"Indienne," où les flammes sont remplacées par la menace d'une disette de buffles.

En pleine rébellion, il a maintenu dans le *statu quo*, par ses simples moyens de prêtre bon enfant, des milliers de guerriers que soudoyaient en sous main les corporations commerciales intéressées à ce que le soulèvement fût général.

Laffèche a été tout le contraire. Comme